



Ve dynastie (?), calcaire. *Musée égyptien de Berlin.* Contrairement à ce qu'écrit Jacques Pirenne, (*Histoire de la civilisation de l'Égypte ancienne* (1961), vol 1, p. 316) cette dame n'est pas "une pétrisseuse", mais plutôt une *meunière*, qui moud du grain sur une meule. Invention africaine datant probablement du néolithique, *la meule* est aujourd'hui concurrencée par le moulin. Elle subsiste néanmoins dans quelques concessions traditionnelles africaines, notamment en campagne.

❑ Réflexions sur “Le message des meules : Chants allusifs de femmes *Moose* et *Gurunse* (Burkina Faso)”

Yoporeka SOMET

Comment on Oger Kakoré's article entitled “The millstone message: Allusive songs of *Moose* and *Gurunse* women”.

Commentaire de Yoporeka Somet sur l'article d'Oger Kakoré “*Le message des meules : chants allusifs de femmes *Moose* et *Gurunse* (Burkina Faso)*” publié dans ce même numéro de ANKH (pp. 214 -243). Y. Somet y montre comment l'Afrique contemporaine éclaire un fait de culture matérielle égyptien.

1. Introduction

La lecture de l'article d'Oger Kakoré intitulé “*Le message des meules : chants allusifs de femmes *Moose* et *Gurunse* (Burkina Faso)*”¹ a inspiré le commentaire qui suit. On ne s'attardera pas sur le souvenir personnel de cet outil domestique ancien, aujourd'hui menacé de disparition complète. On retiendra plutôt que, dans la configuration de l'habitat traditionnel africain de la zone géographique étudiée par Kakoré, la meule était incontournable. Présente dans toutes les cours familiales, elle peut être considérée comme un attribut de la maîtresse de maison. Oger Kakoré pense que son utilisation sur le continent africain remonte au néolithique, c'est-à-dire au moment de l'apparition de l'agriculture. Il est attesté, en effet, que l'orge était connue dans la vallée du Nil vers 14000/12000 avant notre ère². Les premiers mots de l'article affirment d'emblée l'importance et l'ancienneté de cette invention :

« S'il fallait donner un bref aperçu historique sur l'instrument qui est à l'origine de l'objet de notre présent travail, on pourrait dire que la meule traditionnelle ou pierre à moudre, est l'un des outils les plus anciens du monde. En Afrique, berceau de l'humanité, elle est sans doute utilisée depuis des millénaires et son apparition date probablement du néolithique »³.

Pour ce qui est du continent africain, on sait que la meule était connue et utilisée par les anciens Égyptiens, au cours des toutes premières dynasties, à l'Ancien Empire. Nous en avons ainsi plusieurs spécimens datant de la Ve dynastie, entre 2500 et 2300 avant J.-C.

¹ cf. pp. 214-243 de ce même numéro de la revue ANKH.

² Louise Marie Diop-Maes, *Afrique noire : démographie, sol et histoire*, Paris, Khepera & Présence Africaine, 1996, p. 19.

³ cf. p. 215 de ce même numéro de la revue ANKH.

(Voir illustrations). Ils semblent avoir été utilisés par les Égyptiens dans des conditions comparables à celles décrites par **Kaboré**.

La description de l'habitat égyptien ancien, et notamment de la partie réservée à la cuisine présente des points de similitudes avec celui observé dans les villages du Burkina où l'auteur a réalisé ses enquêtes.

C'est une égyptologue allemande, **Gabriele Wenzel**, qui apporte des éléments topographiques autorisant une telle comparaison, à partir de l'habitat des anciens Égyptiens. Elle décrit ainsi la partie de l'habitation réservée à la cuisine :

« La cuisine était installée traditionnellement dans la partie arrière de la maison ou dans les annexes de certaines grandes villas. Comme on cuisinait surtout sur le feu, cette pièce se trouvait à ciel ouvert ou abrité par une construction légère. Dans un coin de cette "cour" se trouvaient une meule servant à la fabrication de la farine et du gruau, un petit four à pain, et un foyer en brique où les aliments étaient bouillis ou grillés. Les Égyptiens stockaient leurs provisions dans des céramiques de grandes et petites tailles. Ces récipients contenaient des boissons, mais aussi des céréales, de la farine, des graisses ou des huiles, et de la viande en conserve. Leurs étiquettes le prouvent : "viande de mouton du domaine d'Aakheperouré", "volaille pour le jubilé", "plat de viande du domaine d'Aménophis". De petits garde-manger ménagés en sous-sol, que l'on atteignait de la cuisine par quelques marches, abritaient les denrées périssables⁴ ».

Il suffit de comparer la description citée ci-dessus avec l'habitat traditionnel *moaga*, *gurunse* ou encore *dagara*, y compris jusque dans les dimensions, la disposition des céramiques et leur usage domestique, pour retrouver les affinités entre la culture matérielle de l'Égypte ancienne et celle de l'Afrique noire contemporaine. Mais voyons ce qu'il en est sur le plan strictement linguistique, en ce qui concerne la meule.

2. Le vocabulaire touchant à la meule

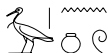
En *Moore*, la langue des *Moose* du Burkina Faso, la meule se dit "**nêere**". En *liele*, elle se dit "**nemû**", en *kasim* et en *nuni*, "**nôgô**". Ajoutons qu'en *dagara*, langue parlée au Sud-ouest du Burkina et au Nord du Ghana, la meule se dit "**nièr**". Cette correspondance lexicale du mot "meule" dans les sociétés étudiées n'est pas passée inaperçue à **Oger Kaboré** qui fait cette remarque pertinente :

« Dans la perspective d'une analyse comparative au niveau de la terminologie, on note une certaine similitude quant aux vocables désignant la meule au niveau des deux sociétés. Plus exactement, il s'agit de syntagmes nominaux partageant la même racine en moore et dans les dialectes gurunse comme le liele et le kasim »⁵.

Exposons à présent d'autres éléments nouveaux à l'appui de la thèse d'**Oger Kaboré**, qui, par ailleurs, pose aux linguistes la question de savoir si la proximité géographique seule explique ce phénomène (à savoir les correspondances linguistiques) ?

⁴ Hartwig Altenmüller et alii, *L'Égypte. Sur les traces de la civilisation pharaonique*, Cologne, Könemann, 2004, p. 403.

⁵ cf. p. 217 de ce même numéro de la revue *ANKH*.

En Égyptien hiéroglyphique, la meule se dit :  *bnw(t)*, parfois écrit :  *bnwyt* ou encore :  *bnwt*. Dans la langue copte, qui est la dernière étape de l'Égyptien ancien, elle se dit : ⲉⲩⲛⲓ ou encore ⲉⲩⲛⲉ.

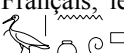
Ce qui frappe d'emblée ici, c'est la position centrale qu'occupe le Copte entre l'Égyptien ancien d'une part, le Moore, le Liele, le Kasim, le Nuni et le Dagara, d'autre part. Autrement dit, et comme l'avaient démontré les travaux linguistiques de **Cheikh Anta Diop** et de **Théophile Obenga**, à la suite de ceux de **Champollion** lui-même, le copte permet de rattacher de manière ferme et indiscutable l'Égyptien ancien aux autres langues négro-africaines. L'exemple du mot "meule" dans les différentes langues citées ci-dessus en est ici la meilleure illustration.

De fait, **Jean-François Champollion**, le déchiffreur de la langue égyptienne ancienne, n'a jamais isolé celle-ci de son fond culturel africain. C'est notamment grâce à sa bonne connaissance de la langue copte, qu'il perça le secret des hiéroglyphes. Il n'a d'ailleurs jamais traité autrement de l'Égyptien hiéroglyphique que par l'intermédiaire du Copte.

Aussi bien dans sa *Grammaire égyptienne ou principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée* (1836) que dans son *Dictionnaire égyptien en écriture hiéroglyphique* (1843), il se sert du copte pour transcrire, translittérer et vocaliser l'Égyptien hiéroglyphique. **Champollion** n'a donc jamais utilisé la méthode de translittération actuellement en cours en égyptologie. La raison en est toute simple : le "chamito-sémitique", qui a fourni prétexte à cette méthode, n'existe pas⁶.

C'est une invention *ex-nihilo* de certains égyptologues occidentaux (bien après Champollion), animés par ce qu'Aristide **Théodoridès** a appelé, très joliment, le "complexe d'outrecuidance". Depuis, les temps ont heureusement un peu changé, mais les idées néfastes ont toujours eu la vie dure ...

Voyons à présent ce qu'est la meule comme élément de civilisation matérielle et comme outil domestique. On l'a vu, la meule est essentiellement un outil "féminin".

Dans la langue égyptienne, comme d'ailleurs en Français, le mot "meule" est féminin :  *bnwt*,  *bnwyt* ou encore  *bnw(t)*.

Sans être formellement interdit aux hommes, la "case à meules", appelée *nêr-roogo* en Moore, *nôgô-digê* en Kasim, *nièr-diô* en Dagara, reste tout de même le domaine réservé des femmes.

L'article de **Kaboré** montre comment et pourquoi ce lieu peut être considéré comme un espace d'expression entièrement libre et même un espace de subversion à travers la poésie et la mélodie du chant.

⁶ Théophile Obenga, *Origine commune de l'égyptien, du copte et des langues négro-africaines modernes. Introduction à la linguistique historique africaine*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 79-96. *ANKH*, revue d'égyptologie et des civilisations africaines, n°1, Février 1992, p. 51-58 ; n°10/11, 2001-2002, p. 73-84.

Dans la case à meules, il n'y a, en règle générale, jamais une seule meule : il y en a toujours au moins deux. Plus exactement, les meules sont installées sur une plate-forme par paire.

Il y a d'abord la "meule mère", de taille plus grande que sa voisine. Elle sert généralement à moudre le mil germé qui sera utilisé pour la préparation de la bière (*raam/daam* en *moore* ; *daan* en *dagara*). On l'appelle : *nê ma*, en *Moore* et en *Dagara* ; *nôgô* en *Kasim* ; *nemû* en *Liele*. Il y a ensuite la "meule enfant", naturellement plus petite et qu'on appelle : *nê biiga*, en *Moore* ; *nê bile*, en *Dagara* ; *nô-bu* en *Kasim* ; *bi* en *Liele*. Cette dernière, à l'inverse de sa "parente", sert à moudre plus finement le mil ou le maïs destiné à la préparation du *tô* (terme bambara désignant la pâte de mil ou de maïs, qui est le plat principal au Burkina).

Par comparaison, rappelons que le pain se dit en égyptien ancien :  t, variante  t ou encore  t.

Au sujet de la terminologie propre au vocabulaire des meules, **Oger Kaboré** a fait observer à juste raison, que « le vocabulaire employé fait penser à une véritable famille... Ce qui laisse croire que toutes ces populations possèdent dans ce domaine un même schéma de pensée qui structure leur vision du monde »⁷.

Cette remarque a une portée capitale qui va bien au-delà de l'explication factuelle touchant à la "case à meules" dans l'Afrique ancienne et contemporaine. Elle nous livre un nouvel éclairage, plus exactement la clé permettant de comprendre une expression hiéroglyphique d'apparence banale, mais qui a posé d'énormes difficultés d'interprétation aux égyptologues. Il s'agit de l'expression idiomatique :        *bnw(t) hr s3.s*. En traduisant littéralement, cette expression signifie "la meule et son fils".

En effet, le mot  *hr* placé entre le substantif    et le groupe nominal   est ici une conjonction de coordination et signifie "et". Il a strictement le même sens que  *hn*, qui veut dire "et", "avec". (Cf. **Alan H Gardiner**, *Egyptian Grammar*, § 91, 1, p. 69).

Le mot  *hr* ne doit donc pas être considéré ici comme une préposition, auquel cas il aurait fallu traduire par "sur", "au-dessus de". Ce qui n'aurait aucun sens.

Comment les égyptologues ont-ils rendu compte de cette expression ? Dans son *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, l'égyptologue suisse **Werner Vycichl** (1909-1999) a traduit l'expression        *bnw(t) hr s3.s* par « la meule et son "fils" » en expliquant que le mot "fils" désigne la pierre à écraser le blé⁸. Et de donner cette précision :

« la meule avec la petite pierre en dessus est attestée non seulement dans l'ancienne Égypte, elle était en usage il y a une quarantaine d'années à l'extrême Sud de la Haute-Égypte » (p. 48).

⁷ cf. p. 217 de ce même numéro de la revue *ANKH*.

⁸ Werner Vycichl, *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, Leuven, Peters, 1983, p. 391

C'est un sens identique que l'on trouve dans le *Wörterbuch der Ägyptischen Sprache*, pour la même expression : « *der Mühlstein und sein Sohn, dass heisst der Reibstein* »⁹, c'est-à-dire « la meule et son fils, ce qui signifie, la pierre à écraser ».

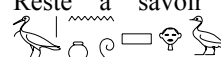
Même si elle est le résultat d'un réel effort de compréhension, cette interprétation donnée par **Vycichl** concernant la petite pierre à écraser pose problème. Pourquoi ?

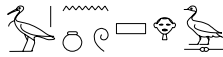
Dans les sociétés où elle est en usage, il est assez banal de dire que la meule n'est pas concevable sans cette pierre. Autrement dit, la meule ne va pas sans la pierre à écraser. C'est une évidence et, bien entendu, **Vycichl** l'a perçue ainsi.

La question est de savoir pourquoi les anciens Égyptiens auraient-ils pris la peine de noter par écrit une telle évidence, au risque de paraître redondants ?

L'enquête d'**Oger Kaboré** nous fournit les éléments de réponse à cette énigme. En effet, en *Moore*, la petite pierre à écraser le grain (habituellement posée sur la meule) se dit **nê biüga**. Elle se dit **nê-bir**, en *Dagara*, **nô-bu** en *Kasim* et **bi** en *Liele*.

On constate que c'est strictement la même expression qui est utilisée en *Moore*, en *Kasim* et en *Liele* pour désigner la "la meule enfant" et la petite pierre à écraser à la différence du *Dagara* qui distingue **nê bile**, signifiant littéralement, la "meule petite", le "petit de la meule", et donc "la meule enfant" et **nê-bir** (la petite pierre à écraser).

Reste à savoir auquel de ces deux objets renvoie exactement l'expression  : à la "meule enfant" ou à la "petite pierre qui sert à écraser" ?

Examinons de près cette expression problématique . Il s'agit, avons-nous dit, d'une expression idiomatique.

Or la compréhension de ce type d'expression, dans n'importe quelle langue donnée, suppose une parfaite connaissance de la culture que véhicule la langue concernée. Cela explique la difficulté d'interprétation pour les égyptologues en général, et en particulier pour **Vycichl**, qui s'y est essayé, il faut le dire, avec une certaine logique.

Mais l'éclairage culturel africain lui a fait défaut et c'est la raison pour laquelle il n'a pu aller jusqu'au bout. Il ne pouvait pas savoir, en effet, que les meules vont toujours par paire ; mieux encore, qu'elles sont mère et fille : il y a la "meule mère" et il y a la "meule enfant". Comme la femme africaine contemporaine, les femmes égyptiennes de l'époque pharaonique connaissaient et utilisaient les deux meules, "mère" et "enfant".

Signalons enfin, à l'attention du lecteur désireux de vérifier par lui-même ces faits, que deux modèles réduits de ces meules doubles, en bois peint, datant du Moyen Empire (2300-1700 av. J-C), se trouvent au *Musée du Louvre*, à Paris.

A l'inverse de **Vycichl**, pour **Oger Kaboré**, ce "vocabulaire familial" renvoie à un fait d'évidence. « *Le vocabulaire employé fait penser à une véritable famille. Ainsi, il y a la "meule mère" (nê ma) et la "meule enfant" (nê biüga)* » écrit-il (cf. page 219).

⁹ Adolf Erman & Hermann Grapow, *Wörterbuch der Ägyptischen Sprache*, Akademie-Verlag, Berlin, 1950, Bd1, p. 458.

Donc, l'expression  s3.s qui signifie “son fils”, “le fils d'elle” (la meule, mot féminin en égyptien ancien) ne s'applique pas à la pierre qui sert à moudre le grain, mais bien à la petite meule, appelée littéralement la “meule enfant”, qui est toujours installée à côté de la grande meule, la “meule mère”, en égyptien    bnwt, en copte **ϵϥⲛⲓ**.

L'Égyptien  s3.s renvoie donc bien à l'expression “meule enfant”.

Récapitulons à l'aide du tableau ci-dessous, simplement, les faits de langue :

Égyptien ancien	Copte	Moore	Dagara	Kasim	Liele	Français
  bnwt	ϵϥⲛⲓ	<i>nêere</i>	<i>niêr</i>	<i>nemû</i>	<i>nôgô</i>	la meule
    bnwt hr s3.s	ϵϥⲛⲓ 2ⲓ ⲡⲉϥ-ϥⲓ	<i>nêere nè nê-biiga</i>	<i>niêr ni nê-bile</i>	<i>nemû nde ne-bû</i>	<i>nôgô nde nô-bu</i>	“la meule mère” et “la meule enfant”

3. La correspondance dans les faits de civilisation

La correspondance qui se manifeste ici sous la forme de la parenté linguistique et de l'identité dans la culture matérielle entre l'Égypte des pharaons et l'Afrique noire contemporaine se prolonge de même dans les faits de civilisation.

Relevons seulement l'un d'entre eux, qu'évoque le texte de **Kaboré** : c'est le fait d'accompagner et/ou de rythmer l'exécution d'une activité quelconque, ici une tâche ménagère, par des chants. C'est même cela qui constitue le cœur de son sujet : « *ce travail, écrit-il, s'attache à observer le genre “chant” tel qu'il est utilisé par les femmes des deux sociétés (moaga et gurunse) dans le cadre d'une activité particulière en voie de disparition : la mouture du mil à la meule traditionnelle* » (cf. p. 217).

D'où vient que les Africaines et les Africains chantent (et dansent) au travail comme à la fête, à l'occasion des événements heureux, aussi bien que pendant le deuil et les enterrements ? D'où leur vient ce curieux comportement ?

Si l'on posait cette question –après tout, légitime– aux femmes *moose* et *gurunse* interviewées par **Oger Kaboré**, celles-ci la trouveraient à coup sûr bien étrange : comment peut-on moudre le mil à la meule sans chanter ? Et comment peut-on célébrer dignement les funérailles sans musique, c'est-à-dire ici, sans les chants et les danses ?

La vérité est que nous avons là un fait de civilisation négro-africain vieux de plusieurs millénaires puisque nous savons qu'il est attesté chez les anciens Égyptiens. **Jacques Vandier** a décrit, dans son *Manuel d'archéologie égyptienne*, une scène de travaux

champêtres chez les Égyptiens de l'Ancien Empire, que l'on peut encore observer aujourd'hui dans un village *moaga* du Burkina profond :

« Le travail des champs était monotone et les Égyptiens, pour donner du courage aux hommes et les inciter à fournir un meilleur rendement, avaient recours à des intermèdes musicaux : un chanteur accompagné ou non d'un flûtiste, chantait, en soliste, les couplets d'une chanson connue dont le refrain devait être repris, en chœur, par les paysans¹⁰ ».

Pour mesurer l'importance de la musique dans la conception africaine de l'existence, il faudrait rapporter à cette description bucolique la dernière partie du message du pharaon régnant Sésostris 1^{er} (**Kheperkarê**) invitant le fugitif **Sinouhé** à se hâter de revenir à **Kemet**, afin d'éviter que la mort ne le surprenne en pays étranger. Dans son invitation au retour vers le pays natal, Pharaon a, en effet, placé l'argument décisif à la fin du message. Il concerne le détail de l'organisation des funérailles et l'enterrement de l'exilé **Sinouhé**.

Pas un seul vieillard de l'Afrique d'aujourd'hui ne resterait insensible à cet argument, utilisé ici au Moyen Empire, vers l'an 1920 avant l'ère chrétienne.

« On fera pour toi une marche du départ (un cortège funèbre) le jour de l'union avec la terre (le jour de l'enterrement)... On te mettra dans un catafalque mobile, des bœufs te tireront et des musiciens seront devant toi. On fera la danse des morts jusqu'à l'entrée de ta tombe. On fera pour toi une offrande funéraire. On fera un sacrifice à la porte de ton autel funéraire, tes piliers étant construits avec du calcaire au milieu de ceux des enfants royaux. Ta mort ne surviendra pas en pays étranger ...»¹¹.

4. Conclusion

Ainsi que le montrent les travaux pionniers de **Cheikh Anta Diop** et **Théophile Obenga**, puis ceux d'**Aboubacry Moussa Lam**, de **Babacar Sall** et de l'école africaine d'égyptologie, l'Égypte ancienne éclaire l'Afrique contemporaine, et en retour, la culture négro-africaine permet, seule, de comprendre certains faits de langue et de civilisation pharaonique qui, sans cela, resteraient à jamais impénétrables, obscurs et mystérieux.

Nous avons pu vérifier cela pratiquement à toutes les conférences et interventions publiques faites en Afrique, et cela, quel que soit le public concerné : l'Égypte des pharaons et sa grandiose civilisation multimillénaire est fille de l'Afrique noire.

C'est donc en toute liberté et sérénité que les Africains peuvent y puiser inspiration et énergie créatrice pour affronter les immenses défis du moment ainsi que ceux de demain.

Du reste, **Cheikh Anta Diop** avait bien mis en exergue cette vérité d'évidence dès l'introduction à la première édition de son ouvrage sur l'antériorité des civilisations nègres. Rappelons-en les termes pour finir :

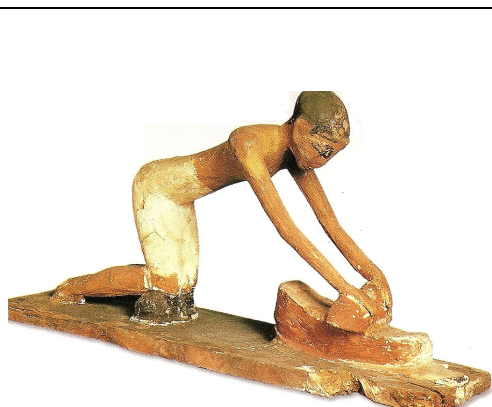
« Aujourd'hui encore, de tous les peuples de la terre, le Nègre d'Afrique noire, seul, peut démontrer de façon exhaustive, l'identité d'essence de sa culture avec celle de l'Égypte pharaonique, à telle

¹⁰ Jacques Vandier, *Manuel d'archéologie égyptienne. Bas-reliefs et peintures. Scènes de la vie agricole à l'Ancien et au Moyen Empire*, édition A. et J. Picard, 1978, Vol. VI, p. 106.

¹¹ *Sinouhé*, B 192-199.

enseigne que les deux cultures peuvent servir de systèmes de référence réciproques. Il est le seul, à pouvoir se reconnaître encore de façon indubitable dans l'univers culturel égyptien ; il s'y sent chez lui ; il n'y est point dépaycé comme le serait tout autre homme, qu'il soit indo-européen ou sémite. Autant un Occidental, aujourd'hui encore, en lisant un texte de Caton, ressent l'écho de l'âme de ses ancêtres, autant la psychologie et la culture révélées par les textes égyptiens s'identifient à la personnalité nègre.

Et les études africaines ne sortiront du cercle vicieux où elles se meuvent, pour retrouver tout leur sens et toute leur fécondité, qu'en s'orientant vers la vallée du Nil. Réciproquement, l'égyptologie ne sortira de sa sclérose séculaire, de l'hermétisme des textes, que du jour où elle aura le courage de faire exploser la vanne qui l'isole, doctrinalement, de la source vivifiante que constitue, pour elle, le monde nègre »¹².



Meunière, Ancien Empire. Ashmolean Museum, Oxford.



Meunière, Ancien Empire, Ve dynastie, vers – 2400 ; haut. : 26cm. Leipzig, Ägyptisches Museum, n° 2567

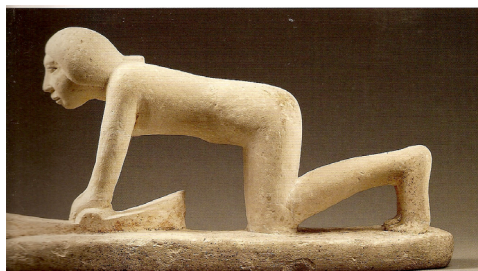


Meunière. Brooklyn Museum, New York. (Photo. Y. Somet)



Meunière, Ancien Empire, calcaire ; haut. : 16,8cm. Musée du Louvre. L'artiste a sans doute voulu exprimer ici l'idée d'une disette, ou une période de l'année où le grain se fait rare...

¹² Cheikh Anta Diop, *Antériorité des civilisations nègres. Mythe ou vérité historique ?* Paris, Présence Africaine, (1967), édition citée, 1993, p. 12.



Meunière, Ancien Empire, Ve dynastie (?) ; calcaire ; haut. : 18cm. *Phoebe Apperson Hearst Museum of Anthropology, University of California at Berkeley, 6-19766*



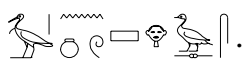
Meunière, Ancien Empire. Musée du Louvre
(Photo Khepera)



Double Meule, Moyen Empire. Musée du Louvre (Photo Khepera)



“Meule mère” et “meule enfant” :



Musée de Gaoua, Burkina Faso



Musée de Gaoua,
Différentes formes de céramiques dans une
case traditionnelle lobi.
Burkina Faso.